

A winter scene featuring snow-covered evergreen trees and a traditional wooden church with a steeple. The church has a multi-tiered roof and a prominent steeple with a ladder leaning against it. The scene is set in a snowy landscape with a soft, blue-toned sky and falling snow.

LARS  
MYTTING

Les cloches  
jumelles

roman traduit du norvégien par Françoise Heide

ACTES SUD





## DU MÊME AUTEUR

*LES SEIZE ARBRES DE LA SOMME*, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1649.

*L'HOMME ET LE BOIS*, Gaïa, 2016, 2019.

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA  
(Norwegian Literature Abroad)

**N** NORLA  
NORWEGIAN LITERATURE ABROAD

“Lettres scandinaves”

Titre original :

*Søsterklokkene*

Éditeur original :

Gyldendal Norsk Forlag AS, Oslo

© Lars Mytting, 2018

Publié avec l'accord de l'auteur,

représenté par l'agence littéraire Gudrun Hebel, Berlin

Tous droits réservés

Photographies de couverture : © Getty Images et Shutterstock

© ACTES SUD, 2020  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-13699-4

LARS MYTTING

# Les Cloches jumelles

roman traduit du norvégien  
par Françoise Heide

*ACTES SUD*



*À ma mère.*





*“Ici même régnaient autrefois les ténèbres”, dit soudain Marlow.*

JOSEPH CONRAD



PREMIER RÉCIT  
PROVINCES ET PAYSAGES INTÉRIEURS



## DEUX SŒURS DANS UN CORPS

Leur naissance avait été difficile. Peut-être, la plus difficile qu'on eût jamais connue, dans un village où les récits de couches dramatiques s'égrenaient pourtant à l'envi. La parturiente avait beau être grosse, il avait fallu trois jours de douleurs avant qu'on comprît qu'elle portait deux enfants. Quant à savoir comment l'accouchement s'était déroulé, combien de temps la grande pièce de l'annexe avait résonné de cris, et par quel moyen les femmes présentes avaient réussi à extraire les petites – on l'avait oublié. Trop dur pour être raconté, trop affreux pour qu'on s'en souvînt. La mère des fillettes, déchirée et vidée de son sang, était morte, son nom avait disparu de l'histoire. Seule était restée dans les mémoires l'image des jumelles et de leur difformité. Elles étaient attachées côte à côte, depuis la hanche jusqu'en bas.

Mais leur infirmité s'arrêtait là. Elles respiraient, criaient et semblaient saines d'esprit.

Elles porteraient le nom de Hekne, celui de la ferme de leurs parents. On les baptisa Halfrid et Gunhild. Elles grandirent normalement, devinrent des enfants rieuses, qui n'étaient un poids pour personne, mais une source de joie l'une pour l'autre, pour leur père, leurs frères et sœurs, et pour tout le village. Très tôt, on les avait assises devant le métier. Elles y passaient des journées entières, leurs quatre bras volant à l'unisson entre chaîne et trame, si agiles qu'il était impossible de distinguer laquelle des deux tisseuses, geste après geste, glissait le fil à la place qui lui revenait dans la toile. Les motifs qu'elles inventaient étaient étonnamment beaux, souvent pleins de mystère. Leurs travaux s'échangeaient contre des pièces d'argenterie ou des animaux

domestiques. Comme à cette époque, nul ne songeait à signer l'ouvrage de ses mains d'une estampille quelconque, il arriverait plus d'une fois, dans les temps ultérieurs, qu'un acheteur paie le prix fort pour une tapisserie Hekne à l'authenticité douteuse.

La plus célèbre de leurs œuvres était une représentation de la Nuit du Rascle, version locale du Jugement dernier dérivée des prophéties norroises du Ragnarok sur la fin du monde. Un océan de flammes embraserait les ténèbres, puis, une fois toutes choses consumées et l'obscurité retombée, la terre serait arasée jusqu'à la roche, tandis que défilerait la colonne des vivants et des morts, poussée devant le tribunal céleste au lever du soleil. La tapisserie fut offerte à l'église où elle demeura pendue pendant plusieurs générations, avant de disparaître une nuit derrière des portes verrouillées.

Les deux sœurs quittaient rarement Hekne, même si elles se déplaçaient bien plus aisément qu'on ne l'eût imaginé. Elles marchaient en cadence sur une sorte de mesure à trois temps, on eût dit qu'elles transportaient entre elles un seau d'eau plein à ras bord. Le seul obstacle qui leur résistât était la pente en contrebas des bâtiments. Car le terrain était abrupt, et si glissant en hiver qu'elles n'osaient risquer de s'y rompre le cou. Mais sur ce versant ensoleillé, la glèbe avait tôt fait de réapparaître à nu, souvent dès le mois de mars, et les jumelles sortaient dès que pointaient les rayons printaniers.

La ferme, construite parmi les premières des environs, était par conséquent l'une des mieux pourvues. Elle disposait de deux alpages, dont le plus vaste s'enorgueillissait d'un troupeau de vaches grasses, qui pâturaient dans des prairies à l'herbe bien verte. De plus, les gens de Hekne accédaient sans peine à Nedre Glupen, un lac poissonneux, avec un abri à bateaux en rondins de neuf pouces de long. Mais ce qui faisait avant tout la richesse d'un paysan du Gudbrandsdal, c'était la quantité d'argenterie qu'il possédait. Elle tenait lieu de coffre-fort, une réserve visible de tous et dont on se servait. Une ferme respectable se devait d'avoir des couverts pour au moins dix-huit convives. À Hekne, grâce à la vente des tapisseries, on en avait acquis pour trente.

Alors que les jumelles étaient adolescentes, l'une d'elles tomba malade. Il vint à leur père l'idée d'une issue insupportable – que la survivante pût avoir à traîner le cadavre de sa sœur. Aussi Eirik Hekne alla-t-il prier à l'église pour que la mort les prît toutes deux ensemble.

Cette prière toucha le pasteur, et Dieu également, faut-il croire. La fin arriva le jour même. Se voyant partir, les jeunes filles demandèrent qu'on les laissât seules. Leur père et leurs frères et sœurs, restés derrière la porte, comprirent qu'elles parlaient d'une affaire importante à régler. Ce jour encore, elles achevèrent le tableau du Rascle. Le père les laissa travailler en paix, car il y avait chez elles quelque chose de plus grand, quelque chose que ne pourraient jamais saisir ni lui ni aucun de ceux qui n'atteignaient qu'à la hauteur des pierres et de la surface des eaux. Si elles l'avaient commencé à quatre mains, Gunhild dut le finir sans l'aide de Halfrid, morte à ses côtés. Vers le soir, on entendit tousser, puis on devina que le peigne avait glissé à terre.

Les gens de la maison entrèrent dans la pièce et virent que Gunhild était sur le point de passer. Elle s'était allongée, le visage tourné vers sa sœur, et ne sembla pas prêter attention à leur présence, mais elle dit :

“Tu fouleras long, et moi au près, et quand le tapis sera tissé, toi et moi on retournera.”

Elle s'empara des mains de Halfrid, entrelaça ses propres doigts et ceux de la défunte, se blottit contre elle, et elles restèrent ainsi couchées, les mains jointes comme en une prière à deux voix.

Dans les générations suivantes, ce propos de Gunhild ferait l'objet de controverses dans la famille, à cause de l'ambiguïté de sa tournure dialectale. Fouler pouvait faire allusion au tissage tout autant qu'à la marche. Quand la tapisserie fut offerte à l'église, le pasteur inscrivit, au dos de la plaque de bois à laquelle on l'avait clouée, les dernières paroles de Gunhild. Mais la langue écrite de l'ecclésiastique n'avait pas l'épaisseur du dialecte. Elle produisit une formulation un rien pauvre : “Tu iras loin et moi tout près, et toutes deux nous reviendrons quand l'ouvrage sera fait.”

Les sœurs furent enterrées sous le plancher de l'église, et leur père, reconnaissant qu'on leur eût accordé d'être pareilles jusque

dans la mort, fit fondre deux cloches qu'on appela les Cloches jumelles. Leur son, d'une puissance et d'une profondeur inégales, portait depuis le vieux clocher en bois jusqu'au bout de la vallée, suivait le flanc de la montagne pour venir rebondir contre les parois rocheuses. Quand les eaux du lac Løsnvatnet, qui s'étendaient au pied de l'église, étaient prises dans les glaces, il parvenait jusqu'aux trois villages voisins, comme l'écho harmonieux et lointain de leurs propres cloches, et d'aucuns affirmaient même l'entendre depuis les alpages, lorsque le vent s'y prêtait.

Le premier sacristain qui les fit sonner devint sourd au bout de trois offices. On construisit, au plus bas du clocher, un palier où pourrait se tenir son successeur. Celui-ci se bourra les oreilles de cire et protégea son ouïe d'une sangle de cuir enroulée autour de son crâne.

La sonorité des Cloches jumelles n'éveillait ni mélancolie, ni angoisse. Dans chaque battement palpait un cœur vivant, la promesse d'un printemps meilleur, une résonance teintée de longues et nobles vibrations. Leurs notes pénétraient les âmes, emplissaient les têtes de chimères, attendrissaient les plus endurcis des hommes. Pour peu que le sonneur fût habile, il pouvait transformer les sceptiques en fidèles paroissiens, et si le timbre de ces cloches avait tant de pouvoir, c'est qu'elles étaient *de bon aloi*. Cette expression désignait alors une coutume dispendieuse, qui consistait à ajouter de l'argent à l'alliage au moment de le couler. Plus on y mettait du précieux métal, plus le son serait beau.

Les moules ouvragés et tout le bronze nécessaire avaient déjà coûté une fortune à Eirik Hekne, bien plus que ses filles n'avaient reçu en échange de leurs tapisseries. Libre d'esprit comme on l'est dans le deuil, il s'était approché du chaudron et y avait renversé tous ses couverts d'argent, puis avait plongé ses mains de laboureur dans ses poches et lâché deux poignées de thalers dans le mélange en ébullition. Curieusement, les pièces avaient flotté longtemps avant de fondre dans une remontée de bulles.

On attribua pour la première fois aux Cloches jumelles le pouvoir d'avertir du danger lorsque survint l'une des grandes crues qui sévissaient dans la vallée. La fonte des neiges était arrivée brusquement, avec violence. Les gens, en ce début d'été,



allaient la tête lourde sous un ciel d'encre. La nuit même où le fleuve changea de lit, les villageois furent réveillés par le son des cloches de l'église. Il se mit à pleuvoir. Les habitants de deux fermes eurent le temps de s'enfuir avant de voir leurs maisons emportées par les flots. D'énormes bâtisses furent renversées, et les rondins surnagèrent comme des fétus au milieu du torrent qui balafrait le paysage. À la surface du Løsnesvatnet dérivait de gros ballots blancs à demi immergés : les moutons. Quand les rescapés eurent entrepris de se compter sous la pluie, il apparut que la famille du sacristain était au complet. Alors seulement, on s'aperçut que ce dernier ne s'était pas rendu à l'église. Le pasteur, redescendu pour vérifier ces dires, trouva le portail fermé à clef et assura qu'il n'avait pu être ouvert entre-temps.

Lors de cet épisode, Eirik était déjà mort depuis longtemps. Rien ne dit qu'il eût jamais regretté d'avoir donné à fondre son argenterie, mais il avait tant dépensé pour la fabrication des Cloches jumelles que la ferme frôla plusieurs fois la vente aux enchères. On avait bien songé à la couper en deux, les Hauts d'Oppigard pour l'un, les Devants de Framigard pour l'autre. Des escarpements contre des terres trop exigües : le partage était impossible. Au cours des années qui suivirent, le bailli réquisitionna Nedre Glupen, deux métairies, ainsi que le plus grand des deux alpages, et la postérité eut à souffrir du prix payé par Eirik Hekne. On réussit à garder au sein de la famille ce qui restait encore. D'héritage en héritage, aucun descendant ne manqua jamais d'avoir un avis sur le fameux ancêtre. Bien peu jugeaient plus malin de mettre son argent dans des cloches d'église que d'acheter des champs et des étables, mais ils prenaient la chose comme un rappel à cette vérité : la peine qu'on se donne est moins dure à porter que le deuil. Chaque dimanche leur parvenait d'en bas le son apaisant des cloches qu'Eirik Hekne surnommait Les Filles, selon un usage disparu avec lui, et qui lui revenait de droit.

## LA VIEILLE ÉGLISE

Les Cloches jumelles présidèrent au destin du village pendant une éternité. Elles sonnaient pour les vivants, les morts et les mourants, pour les mariages et pour la messe de Noël, les baptêmes et les confirmations, parfois pour les feux de forêt, les glissements de terrain et les inondations. Les nouveaux arrivants étaient rares, rares aussi ceux qui s'en allaient – si l'on parlait, c'était pour toujours – et parmi les enfants, beaucoup croyaient que toutes les cloches d'église avaient ce son-là, à l'instar des gens qui vivent devant un panorama grandiose et ne savent pas s'en étonner.

Les cloches restèrent à leur place, bien en sécurité dans le clocher, jusqu'en 1880, année où elles furent soumises – et avec elles, tout le village – à des changements radicaux et des volontés inflexibles. L'une des deux cloches devait même se retrouver sous l'eau avant d'être repêchée. Il s'avéra que la seule personne capable d'influer sur leur sort était une jeune fille de la famille Hekne. Comparé au sacrifice enduré par les parents des sœurs siamoises, le sien ne fut pas de moindre envergure, mais elle dut s'y livrer en secret, et pendant longtemps seul un homme se souvint de ce qu'elle avait fait. Du reste, si d'aventure quelqu'un avait eu l'envie de s'en souvenir, il l'eût difficilement comprise, à moins de connaître, jusqu'aux temps les plus reculés, l'histoire de l'église qu'elle fréquentait et du lieu où elle habitait.

Hekne relevait de la paroisse de Butangen, bourg situé dans un bras de vallée entre Fåvang et Tretten. On y comptait environ mille âmes, réparties entre une quarantaine de fermes et les métairies qui en dépendaient. Le nom de la localité lui-même

avait une explication qui remontait fort loin, mais qu'on n'évoquait guère, sachant que les gens avaient peu de raisons de se rendre de ce côté-là. Le Løsnesvatnet, qu'il fallait traverser pour rejoindre la route charretière, était étroit et allongé de forme, mais profond, cerné de pentes boisées et de buttes rocheuses, et si Butangen se nommait Butangen, c'est qu'aucun autre endroit de la rive n'était assez plat pour qu'on pût y construire un *bu*, un cabanon : personne n'avait jamais habité sur cette langue de terre, mais comme on y trouvait un abri à bateaux, des mouillages et de quoi atteler pour franchir la glace en hiver, la bourgade lui devait son nom. L'église, quant à elle, avait élu domicile un peu plus haut, en partie pour la beauté du point de vue, mais aussi parce que l'on savait, depuis l'inondation de Fåvang, ce qu'il pouvait advenir d'un cimetière un jour de grande crue.

Sur les versants, les familles s'agrippaient aux lopins que s'étaient appropriés leurs ancêtres. Certains terrains étaient si caillouteux et raides que trois générations avaient à grande-peine défriché trois petits champs. En revanche, de hauts murs de pierre protégeaient les enclos, et jamais le loup n'attrapait le moindre mouton dans les parages.

Les temps nouveaux faisaient lentement leur chemin. Butangen était en retard de vingt ans sur les bourgs avoisinants, eux-mêmes en retard de trente sur les villes de Norvège, laquelle marchait cinquante ans en arrière sur les traces du reste de l'Europe. Parmi les raisons qui appelaient le changement figurait le problème de la route. Les voyageurs curieux, si tant est qu'il y en eût, devaient longer la rivière Laugen du bon côté, en direction du nord, puis, une fois devant l'église de Fåvang, s'ils étaient parvenus à la trouver et comptaient poursuivre jusqu'à Butangen, gravir la pente pour emprunter un sentier encaissé qui traversait les terres d'Okshol. Un peu plus loin, ce sentier se perdait dans un champ d'éboulis, devenant invisible. La plupart des marcheurs prenaient alors vers la gauche, et leurs pas les menaient vers la vallée inhabitée d'Oksholdalen. Il eût suffi de tourner à droite au bon endroit pour découvrir un beau panorama dominant Butangen, avec son église à flanc de coteau, entourée de fermes. Mais le regard des visiteurs se portait plutôt vers les profondeurs brutales du Løsnesvatnet et les sournois

marécages alentour. Presque tous les étrangers faisaient demi-tour, les plus entêtés renonçaient à la nuit tombante, après avoir cherché en vain le sentier, alors qu'ils pataugeaient déjà jusqu'aux genoux dans les marais, et que leur peau dévorée par les moustiques se hérissait comme une fourrure.

Quelques rares voyageurs contournaient le Løsnesvatnet, ou avaient la chance de tomber sur un natif taciturne, prêt à abandonner ses lignes pour leur faire traverser le lac dans sa barque. Une fois à bon port, ces intrus finissaient la bague au doigt ou un couteau planté dans le ventre. Mais gardons-nous de l'exagération, car à Butangen, il faisait bon vivre. La Breia, en creusant son lit, attirait à elle une multitude de ruisseaux qui alimentaient les fermes. Les innombrables coudes de la rivière et de ses affluents imprimaient à ce pudique paysage une constante alternance entre soleil et ombre, berges luxuriantes et replis mystérieux, avant que le cours d'eau, devenu cascade au débouché d'un brusque virage, ne se jetât dans le Løsnesvatnet. Malgré son terrain accidenté et ses petites proportions, la vallée était abritée et lumineuse, et ceux qui y séjournaient, s'ils poussaient un peu plus loin vers le nord, pouvaient à l'occasion avoir quelque commerce avec les gens de Brekkom et d'Imsdal, sous la forme d'un signe de tête ou d'un salut de la main, à bonne distance.

Et puis, durant l'hiver, on se déplaçait vite et sans encombre. Quand le Løsnesvatnet était gelé, il n'y avait qu'à se lancer sur la glace et les marécages, filer droit jusqu'aux descentes en direction de Fåvang. Aussi la vie du bourg était-elle rythmée de six mois en six mois. L'hiver était le moment des visites et des accor-dailles, des achats de socs de charrue et de poudre à fusil. Certains rêvaient d'autres contrées, mais ceux qui avaient vu ces ailleurs rêvés pouvaient le dire : on y vaquait aux mêmes occupations, peut-être d'une façon un peu différente, mais qui ne valait pas mieux que celle d'ici. Rien d'autre n'existait que le labeur, et tant qu'à se donner du mal, autant le faire chez soi, près des siens et du cercle de ses connaissances.

Il en allait ainsi partout, jamais on ne tolérait qu'aucun étranger vînt troubler de ses gênes exubérants le caractère introverti des habitants du Gudbrandsdal. Les choses ne se passaient pas comme sur la côte, où la placidité des mœurs souffrait de

dilution. La faute en revenait aux marins des bords de la Méditerranée, débarqués pour cause d'avarie, et qui quittaient le port où ils s'étaient réfugiés en laissant, dans le ventre des jeunes filles, de menus cadeaux d'où sortiraient des gamins coléreux à la chevelure de jais. La vie d'ici se passait dans le périmètre des enclos, au fil de la paisible et régulière valse des saisons. Chaque ferme était un royaume où l'on se suffisait à soi-même, et les versants de la vallée se dressaient comme des murs d'enceinte face au monde extérieur. La barrière protectrice des grands pins confortait la foi des gens dans leur dogme : plutôt mourir d'épuisement en ramassant la mousse à la manière des anciens que de changer de destinée. Ils passaient volontiers la nuit sur les hauteurs, peinaient sous la pluie et dans la neige fondue, déblayaient de bonne grâce la poudreuse, si légère sur la pelle, comparée à la terre. Les grands et les petits ne se mélangeaient pas, on restait sur ses terres, génération après génération. Le temps était sans importance, on s'attelait à la tâche inachevée d'un mort, tout en sachant que des hommes encore à naître la poursuivraient, et l'on œuvrait avec le même tour de main, souvent la même charrette, à faire grandir des tas de pierres antédiluviens. Tout ceci avait modelé une manière immuable de parler, de se comporter, de percevoir et de ressentir.

Au moment de la christianisation de la Norvège, la population de Butangen avait érigé une église en bois debout, construite avec force cœur de pin rouge, un chef-d'œuvre orné de découpes en dentelle, de têtes de dragons et de hauts clochetons. Comme on avait assez à manger et que personne ne se souciait du temps qui passe, on pouvait consacrer des mois et des années au laborieux travail du bois et de la pierre. L'église fut achevée sous le règne de Magnus V, et l'on grava la date 1170 sur une poutre de soubassement. Pour les piédroits et la charpente, on avait utilisé les immenses pins qui poussaient alors dans le Gudbrandsdal, et comme le voulait la coutume dans tout le pays, on avait abondamment décoré l'édifice de motifs légués par les vieilles croyances païennes, ce qui donnait une sorte de christianisme repeint, façon demeure de chef viking. Il avait fallu aux menuisiers un été entier pour sculpter les serpents de mer et autres enjolivures qui avaient fait leurs preuves depuis l'époque

norroise. L'extérieur du porche était agrémenté sur toute sa hauteur de figures léonines aux longs cous, et un énorme reptile se contorsionnait autour de la porte d'entrée. De chaque côté du retable se dressaient des colonnes de bois dont les chapiteaux avaient pris la forme de masques barbues, effigies de vieilles divinités qui roulaient des yeux sans pupilles. Tout ceci avait pour but de défendre la paroisse contre les forces du mal, telles que les Norvégiens les avaient combattues depuis des centaines d'années. Les artisans avaient pris soin d'intégrer tous les dieux à leur œuvre et de leur rendre justice à égalité, pour le cas où Thor et Odin auraient pu conserver quelques pouvoirs.

Durant les siècles qui suivirent, l'église n'eut à subir ni transformations, ni pillages. Tout comme le tempérament local évitait de s'altérer au contact des étrangers, la fière bâtisse médiévale resta à l'écart des assauts de la mode. Son décor échappa au zèle nettoyeur de la Réforme lorsqu'elle décida d'ôter leur âme aux maisons du Seigneur, et le piétisme n'apporta jamais sa griffe sur son mobilier. Les huit têtes de dragons continuèrent à montrer les dents aux nuées, le parfum du goudron dont on enduisait soigneusement les murs extérieurs flottait toujours dans la galerie.

L'histoire des cloches et des sœurs Hekne était peu connue hors du village. Un artiste qui passait par là un jour, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, s'avisait de dessiner l'église, sans plus de façons. Peu après suivit un autre visiteur, qui n'avait rien à voir avec le premier. Il semblait concocter quelque chose et s'enquit de l'histoire des Cloches jumelles, mais lorsqu'il fut reparti à son tour, plus personne n'entendit parler de lui. On se demanda bientôt si ces apparitions n'avaient pas été imaginaires.

À l'époque, il y avait longtemps qu'on n'entretenait plus les églises avec l'argent venu d'ailleurs. Il fallait se contenter des moyens que la paroisse réussissait à réunir elle-même, de sorte que la prospérité et la misère se mesuraient à l'aune de l'état des sanctuaires. Or ce siècle devait faire du Gudbrandsdal une région pauvre et surpeuplée, victime des inondations, du mildiou, de l'alcoolisme et du gel des récoltes. Les fenêtres à petits carreaux, dont les jolis reflets ondoyants jouaient encore dans les travées, perdaient peu à peu leurs vitres, laissant passer la bise du nord en plein culte. Les bardeaux de toiture commençaient à se

recroqueviller, la pluie s'insinuait par des interstices de plus en plus difficiles à déceler. Seules les cloches résistaient aux intempéries. Autour d'elles, le délabrement progressait. L'eau se cherchait sans fin de nouveaux passages dans une charpente dont personne ne maîtrisait vraiment le complexe enchevêtrement, et les parois malmenées par le froid étaient si peu étanches que des bourrasques de neige faisaient irruption entre deux rondins. Au cours des décennies suivantes, les têtes de dragons finiraient par céder sous les coups de boutoir du vent et de la pluie, tomberaient une à une, mordant inutilement la poussière entre les tombes, et l'église elle-même, privée de leur protection, s'affaisserait un brin, inquiète de ce qu'allaient lui valoir les temps à venir.

## LE CARILLON D'ARGENT

Les temps redoutés commencèrent quand les Cloches jumelles sonnèrent la messe le premier jour de l'an 1880. Leur musique, en se répandant par la vallée, parvint jusqu'à l'écurie de Hekne, où elle déclencha une prise de bec entre deux des huit frères et sœurs qui vivaient à la ferme.

“Osvald, dis voir! fit Astrid. Tu devais nous mener à l'église!”

Trop tard pour lui réclamer de faire le cocher, rétorqua son frère.

“Espèce de bon à rien, lança-t-elle. Ne fais pas ta mauvaise tête et attelle le traîneau!”

Osvald se leva en exhibant un licol disloqué et une avaloire sans boucle.

“Il serait prêt, le traîneau, si Emort avait osé avouer qu'hier, il nous a gâté ça.

— On en a bien d'autres, des harnais, comédien!”

À l'intérieur de l'écurie, Blister, le gros cheval qui servait d'ordinaire aux trajets du dimanche, piaffait d'impatience. Astrid chassa les brins de paille accrochés à sa belle jupe. Osvald maugréait.

“Non mais, écoutez-le! reprit-elle. Toujours la même rengaine. Tout ce qu'il nous faudrait pas pour nous remettre en selle, à l'en croire. Et même pas fichu d'atteler!

— Si c'est rompu, c'est rompu!

— Bon, trancha Astrid en tournant les talons, pour moi, je saurai marcher! Même avec la Klara, je te dirai.”

Osvald jeta le harnais.

“Moi, je suis bien capable de marcher, répéta Astrid. Mais le père, tu vas devoir lui expliquer. C'est sur lui que ça va jaser, s'il n'y a pas de cheval pour me conduire à la messe.”



Et elle se hâta de descendre la pente de la cour. La neige crissait sous ses pas, elle s'emmitoufla dans son châle. Ce matin-là, dès qu'elle avait ouvert la porte, elle avait senti qu'on n'en était plus au frisson hivernal. Les grands froids s'étaient installés. Qu'attendre d'autre de ces journées du Nouvel An, les plus rudes de l'année? Le vent lui cinglait le visage comme une branche recourbée qu'on relâche. L'air, dans les poumons, se faisait trop léger et mordant. En réalité, elle appréhendait cette fois d'aller à l'office, car elle avait assisté aux matines de Noël dans une église si glaciale que, durant quatre jours, elle en avait gardé les orteils endoloris. Si elle se sentait forcée d'y retourner, c'était à cause de Klara Mytting, une malheureuse toute fripée qu'on avait placée chez eux. La vieille voulait se rendre à la messe, et elle avait besoin d'un bras pour la soutenir sur la neige verglacée.

Le son puissant des Cloches jumelles continuait à retentir entre les maisons. C'était le premier carillon, celui qui convoque les paroissiens. Depuis Hekne, il n'y avait pas loin à marcher, mais l'église était petite, et qui lambinait devait se contenter d'une mauvaise place. À vrai dire, l'aînée d'une ferme aussi connue que Hekne n'était pas obligée d'affronter le froid pour aider une personne de l'espèce de Klara. Mais les cantiques et les prières ne sont pas les seules raisons qui attirent à l'église. Il en est certaines qui supposent d'être assise dans les premiers rangs.

Elle dépassa en hâte le grenier à foin, se faufila dans l'étroite piste qu'on avait dégagée pour pouvoir rejoindre l'étable où Klara logeait avec quelques journaliers. C'était un hiver enneigé comme on en voit peu. Elle entendit les chats qui se battaient là-haut, du côté de la grange. Eux aussi se chamaillaient, par ennui, contraints de raser les murs, faute de pouvoir s'ébattre sur leurs territoires.

Les cloches se turent un moment. Enfant, déjà, Astrid avait remarqué que leur son n'était pas le même quand il avait beaucoup neigé. Le village ne leur répondait qu'à moitié, l'écho venu des à-pics rocheux et du lac était plus étouffé, elle avait l'impression d'être plus proche d'elles, comme incluse dans le cœur vibrant de leur sonorité d'argent. Elle connaissait parfaitement l'histoire des thalers jetés à la volée dans le clapotis du chaudron, elle savait que ce geste avait poussé la ferme au bord

de la faillite, et qu'il expliquait pourquoi son père et ses frères dardaient au passage un regard haineux sur les abris à bateaux de Nedre Glupen, chaque fois qu'ils se rendaient dans la vallée d'Imsdal. Les droits de pêche y étaient moins stricts, mais le trajet à pied prenait une bonne journée et, quels que soient leurs efforts, les prises n'étaient jamais aussi abondantes qu'autrefois, sur le lac.

Astrid, du haut de ses vingt ans, comptait parmi les rares membres de la famille que le fol exploit de l'ancêtre rendait fière, mais elle n'était pas du genre à traîner au cimetière pour bavasser avec les morts. Ses pensées, quelles qu'elles fussent, allaient bon train, au point de la devancer presque. De l'avis de sa grand-mère, on n'aurait pas dû l'autoriser à suivre les leçons de l'école d'été. Plus elle en apprenait, plus elle avait faim d'apprendre, et tout le monde savait bien que pour une jeune fille du village il n'y avait aucun moyen de rassasier cet appétit-là.

Quand Astrid Hekne n'était encore qu'une gamine qui venait fourrer son nez dans le travail des adultes entre deux cabrioles, leur demandant pourquoi on faisait comme ci et non comme ça, personne ne se montrait à la hauteur. Elle grimpait sur les murs de clôture, dévalait, dans une avalanche de pierres de granit et un envol de mousse, leur tracé incliné, une habitude effrontée qui faisait enrager tout le monde, mais elle n'en avait cure, elle gambadait jusqu'au bas des parcelles où le mur se terminait en plongeant vers la rivière. De là, elle pouvait contempler la vue sur le Løsnesvatnet, et même apercevoir Fåvang et Losna par-delà le col, ou presque.

Si elle aimait regarder du côté de Losna, c'est qu'un événement s'y préparait, et qu'elle était au courant. Quelques années plus tard, on verrait monter à heure fixe un ruban de vapeur et de fumée de charbon, résultat du travail colossal des ouvriers itinérants qui, pour lors, posaient un à un de fins rails d'acier, longs d'une aune et sans doute guère plus épais que le bras d'Astrid. La distance que couvriraient ces chemins de fer était incommensurable, on affirmait qu'ils couraient déjà jusqu'à Kristiania, et de là jusqu'en Suède, d'où ils menaient encore plus loin vers le sud.

Son esprit d'enfant avait refusé d'admettre qu'il pût exister quelque part des bêtes de trait qui n'avaient nul besoin de se reposer la nuit, et elle ne cessait de s'imaginer elle-même à bord de ce train, ne se lassait pas de cette idée : que la vraie vie se déroulait ailleurs, et que chaque journée passée n'était, dans sa propre existence, qu'un retard de plus. Mais elle ignorait où elle irait, ses rêves s'arrêtaient en l'air comme une échelle vainement dressée vers le ciel. Le cours de ses pensées voyait surgir différents lieux d'un jour sur l'autre, la seule certitude, c'était qu'elle cherchait quelque chose qui ne se trouvait pas ici, au village, et ne pouvait en aucun cas s'y trouver. Le soir tombant avait toujours pour elle le goût du temps perdu, car jamais rien de nouveau ne se passait. Au moment de s'endormir, elle sentait se déposer en elle une once de chagrin, dont elle savait que le poids infime, petit à petit, suffirait à faire d'elle en quelques années une fille comme les autres, lourde et vieille avant l'heure.

Devenue adulte, elle avait refusé deux demandes en mariage, l'une venue de Nordrum, l'autre de Nedre Løsnes. De bons mariages. Il y avait longtemps, maintenant, qu'aucun garçon n'avait tenté sa chance, à cause de sa bougeotte et de son franc-parler, disaient les gens. Une langue bien affilée lui était d'un piètre secours pour enjôler les célibataires des fermes environnantes. Tous portaient la marque du pays, de grands échalas, durs à la tâche et avars de mots. Et puis, sa propre apparence déroutait. Même s'il fallait être fort laide pour rester vieille fille dans cette partie du Gudbrandsdal, le dévolu se portait plutôt sur une future épouse bien bâtie, à la croupe large, à l'échine solide et, de préférence, au poitrail généreux. Astrid, elle, était longiligne, osseuse de corps et de visage, avec des cheveux bruns et frisés. Dans une autre contrée, elle eût pu passer pour jolie. "Belle", dirait peut-être celui qu'il lui fallait, qui saurait apprécier l'inclinaison singulière de ses sourcils, sa façon de relever le menton, la couleur dorée dont se teintaient ses bras au soleil. Mais après ces deux refus, l'aînée des Hekne n'était plus dans la rumeur publique qu'une jeunesse têtue et ingouvernable. La sagesse matrimoniale favorisait les filles aux mains grossières qui se taisaient en ployant sous la besogne, mettaient des enfants au

monde sans manières, et retournaient droit à l'étable en laissant derrière elles le délivre encore fumant.

Lorsqu'elle sortit de la grange avec Klara à son bras, Astrid remarqua que la vieille était mieux habillée que d'habitude, grâce à des souliers et une jupe qu'on lui avait prêtés. Elles descendirent la pente côte à côte, sous leurs châles de bure et leurs fichus. Les traîneaux ne cessaient de les dépasser, mais Astrid regardait droit devant. Klara semblait insensible au froid. Tout en plantant dans la neige son pas régulier, elle tirait sur la manche d'Astrid et lui demandait bien trop fort les noms de ceux qui défilaient le long des attelages. Astrid n'avait pas le temps de les nommer tous. La marmaille était si nombreuse que le chemin grouillait d'enfants pour lesquels il ne s'était pas trouvé de place sur les traîneaux. Il était impossible de les distinguer les uns des autres : soit les visages disparaissaient sous les foulards et les chiffons, soit les sourcils et les nez étaient recouverts de glace et de filaments de givre. On n'en était encore qu'à mi-chemin, et le froid brûlait déjà les oreilles, faisant appréhender le moment du retour et la douleur de la peau qui dégele.

Saisissant au vol des bribes de conversation, elle apprit qu'il faisait moins quarante. À la maison, il n'y avait plus de thermomètre depuis qu'on avait oublié de le rentrer et qu'il avait éclaté durant la nuit. Elle en avait déduit, d'après ce que leur avait enseigné le maître d'école, que la température était descendue au-dessous de trente-neuf degrés, le point de gel du mercure.

Jamais ils n'échappaient au froid. Même si Hekne semblait à l'écart du reste du monde, on y était soumis à l'emprise des saisons. L'énorme grenier était rarement plein. La forêt qui servait à nourrir les poêles commençait à s'épuiser, et l'on n'osait pas chauffer plus d'un étage tout au long de l'hiver. L'obscurité tombait tôt dans l'après-midi. Chaque soir, la famille se rassemblait autour de l'âtre pour se tenir chaud et chercher la lumière. Les hommes taillaient au couteau des louches et de menus outils, ramassaient à intervalles les copeaux de bois et les jetaient dans la cheminée, ravivant les flammes. Les petits garçons chahutaient et se querellaient à qui mieux mieux, s'empoignaient par leurs peaux de mouton, se toussaient dessus et faisaient le jeu des épidémies.

Le pire, pour Astrid, était l'absence d'endroit où se réfugier. On l'admonestait si elle s'avisait de s'éloigner en emportant une chandelle, cet objet précieux dont il fallait partager l'usage. Quand venait l'hiver et que le hameau était plongé dans un noir d'encre, la peur surgissait, escortée de ses fantômes. Alors, soir après soir, Astrid restait dans le troupeau qui se balançait au coin du feu, entre les pétarades des petits, l'éternel radotage des vieux, l'obsédant chantonement de la grand-tante et la sévère voix maternelle qui intimait l'ordre de se calmer.

Vraiment, se disait-elle souvent, c'est là que le bât blesse. Ce manque de distance. Ce manque de lumière.

De nouveau, les cloches sonnèrent, cette fois pour inviter à se dépêcher. Leur son majestueux roulait sur les congères, croisant les fidèles et remontant la pente vers la montagne, d'où retombait l'écho qui se mêlait à la résonance des coups suivants.

“L'ancien sonneur, lui, il était bon, murmura Klara quand on put de nouveau s'entendre.

— Comment ça, « bon » ?

— Il donnait aux gens la croûte sacrée. Eh oui. Il demandait la permission à la Marraine, et rognait les cloches pour les malades.”

Klara Mytting venait de la ferme du même nom, où la gêne était pire encore que sur les hauteurs de Hekne, si bien qu'elle-même et l'une de ses cadettes avaient dû être placées. Klara n'avait pas toute sa tête, et ne savait pas avec certitude l'année de sa naissance, mais elle devait être vieille comme Job, ça ne faisait aucun doute, puisque sa sœur avait vécu jusqu'à l'âge de soixante-deux ans. Durant toute son existence, cette malingre, frugale et gentille créature n'avait pas fait grand-chose d'autre que porter de l'eau et tricoter, quand elle ne souffrait pas trop de ses rhumatismes. L'anémie lui cernait les yeux de cercles mauves.

“Ce que vous venez de dire là, je n'y comprends goutte”, répondit Astrid. Elle rajusta son fichu, puis se remit en marche. “Comment vous avez appelé ça, déjà ?

— La croûte sacrée. Eh oui. Ça pousse à l'intérieur des cloches d'église.

— C'est fou, ça. Une sorte de rouille, quoi.

— De la rouille ? Dame non. C'est plein de bienfaits. Le sonneur raclait les cloches au couteau en mettant une tasse par en dessous, et quand il la ressortait à la lumière, il y avait des petites miettes sèches dedans. Pleines de bienfaits, ces miettes. Et de forces, ça oui. À l'époque, les gens les mélangeaient avec de la graisse. On enduisait les plaies avec. Y en avait même qui les mangeaient. Ça guérissait tout, pour sûr. Dis, Astrid, demande-lui donc, toi, au nouveau sonneur, tu veux ? Demande-lui s'il ne pourrait pas grimper là-haut pour me récupérer la croûte sacrée. Que je puisse soigner mes rhumatismes. Fais-le.

— Ah ben, je vais voir, répondit Astrid.

— Sonne la cloche, l'éternité est proche", récita Klara.

Astrid se recroquevilla sous son châle en évitant d'en demander plus. Le "nouveau sonneur" devait être en place depuis une trentaine d'années. Klara avait la tête farcie des mêmes vieilles superstitions que le grand-père d'Astrid, mais les idées si embrouillées qu'il était impossible de distinguer entre ce qui lui venait à l'esprit sur le moment et ce qui relevait de la tradition. Elle passait une grande part de ses journées à se signer au-dessus du seau à traire, à mettre clandestinement de côté de petits restes de bouillie destinés aux créatures qui vivaient sous terre, et à faire ce qu'il fallait pour que le monde des puissances occultes se tînt tranquille. Toute bizarre qu'elle fût, on veillait à bien la traiter, car à Butangen beaucoup, en particulier le grand-père, pensaient que les humains avaient tous reçu en partage autant de talents, que ceux-ci prenaient simplement des formes différentes, dont certaines plus difficiles à déceler et comprendre que d'autres. Les enfants à la parole confuse pouvaient donner des violoneux ou des sculpteurs sur bois exceptionnels, les aveugles réussissaient à apaiser les chevaux, et les farfelus communiquaient la plupart du temps avec les forces supérieures qu'il s'agissait de ménager.

Klara cessa de murmurer comme elles atteignaient l'église à la célèbre flèche rouge. Les murs ouest avaient conservé le noir du goudron, tandis que la façade exposée au soleil avait pris sous les rayons ardents de l'été une patine d'un brun mordoré. Une couche blanche de givre chapeautait ce chatolement coloré, et la fumée affluait par les cheminées qui émergeaient des murs.

Était-*il* déjà à l'intérieur ? se demanda Astrid. Transi comme elle ?

Elle connaissait bien l'église, et mieux encore le presbytère. Pendant deux ans, elle y avait travaillé comme servante. C'était l'un des rares lieux où pouvait s'engager l'aînée d'une maison du rang de Hekne, où en des temps plus fastes on eût eu les moyens de la laisser se tourner les pouces. Deux ans à coudre, faire la lessive, épousseter les meubles et, depuis le printemps dernier, à sentir son cœur battre de plus en plus fort, tout en cousant, lavant, époussetant. Jusqu'à ce jour de fin d'automne où elle avait dû retourner aux travaux des champs, après avoir été brusquement congédiée.

Elles frappaient toutes deux le sol de leurs souliers pour les débarrasser de la neige avant de pénétrer dans la galerie, quand Klara, au moment de franchir le seuil, flancha des genoux avec un baragouin où il était question du *Serpent du porche*. Astrid, qui la tenait toujours par le bras, crut à une chute et s'efforça de la relever.

“Mais enfin, tu vas bien t'incliner devant la Fiancée de Midtstrand, toi itou, non ?”, protesta Klara, et elle entra dans l'église d'un pas chancelant, sur des jambes curieusement ployées.

Astrid regarda à l'intérieur. Parmi ceux qui se tenaient encore près de la porte, personne n'était de la ferme de Midtstrand.

“Redressez-vous, chuchota Astrid, les gens biglent vers nous !

— Salue la Fiancée de Midtstrand, répondit Klara. Bien comme il faut. Ou elle pourrait s'encolérer, tu sais.

— Chut !

— Le Serpent du porche a beau être mort, il est là cependant”, poursuivit Klara.

Astrid l'entraîna à sa suite. Le Serpent du porche, la Fiancée de Midtstrand : s'agissait-il de la même créature ? Elle l'ignorait, mais se garderait de poser la question, car c'était bien les façons de la Klara, d'aller inventer ce genre d'histoires, et elle lui ferait encore plus honte si elle continuait à marmonner.

Une fois sous les voûtes, elles découvrirent que l'église était pleine.

Les gens de Hekne n'avaient plus de places réservées. On les avait privés de leur banc l'année où ils avaient tardé à payer

l'impôt sur les chaussures. Le nom de leur ferme, inscrit sur le portillon, avait été recouvert d'un coup de pinceau, puis remplacé par un autre. Astrid repéra un peu d'espace vide chez les hommes, dans la travée de droite, mais les femmes étaient censées se cantonner à gauche, et seules y restaient vacantes les places les plus froides, tout contre les murs. Elle s'excusa et poussa Klara devant elle dans une rangée, tandis que les occupantes se tordaient pour les laisser passer, les yeux rivés au plafond.

“Tu ne vas quand même pas me pousser par là?”

— Klara! Il faut s'asseoir, maintenant, lui enjoignit Astrid sans desserrer les dents. Vous voyez bien qu'il ne reste plus rien de libre nulle part!

— Oh, et là-bas alors?”, objecta tout fort sa compagne, l'index pointé vers une place qu'elles n'avaient pas vue par-devant, une place bien meilleure en effet, mais où étaient en train de s'installer deux filles de Framigard Romsås.

Une fois Klara parvenue au bout du banc, Astrid voulut échanger avec elle le pire coin à courants d'air, mais la vieille était déjà assise du côté du mur et branlait du chef en chuchotant.

Les cloches sonnèrent, couvrant un nouveau propos de Klara, puis arrivèrent quelques retardataires, les huit membres d'une même famille qui se séparèrent dans l'allée centrale. Deux des filles eurent le front de se ménager une place de force en début de rangée, obligeant tout le monde à se dandiner vers la gauche, si bien qu'Astrid et sa voisine se retrouvèrent coincées contre le mur et que l'extrême maigreur de Klara devint soudain palpable, sous la forme d'une hanche et d'une omoplate qui sailaient à travers l'étoffe.

Les fidèles grelottaient dans la blancheur de leur souffle. La lueur des chandelles se déversait entre les travées. On n'entendait d'autre son que le bourdonnement de l'assemblée et le frottement des habits de bure. Seuls les gens de condition, qui pouvaient s'offrir des peaux, se tenaient plus ou moins tranquilles.

Astrid aimait cette église, du moins durant la belle saison. Le christianisme lui-même lui faisait peu d'impression, mais quand elle n'avait pas à se défendre du froid, elle pouvait s'abandonner à des rêveries sur tout ce qui s'était produit en ces lieux. Elle n'en finissait pas de découvrir de nouveaux détails parmi



les décors peints ou sculptés, toute cette beauté qui, au fond, ne servait à rien, et elle prenait plaisir à déchiffrer les curieuses volutes des épitaphes.

La porte de la galerie extérieure s'était refermée. Malgré les efforts du sacristain, qui devait entretenir un feu d'enfer dans les grands poêles depuis cinq heures du matin, les murs ne retenaient pas la chaleur.

Pourtant, Astrid supporterait d'être gelée. Gelée comme l'était son âme au souvenir d'un espoir perdu, qui allait paraître là-bas, dans le chœur, d'un instant à l'autre. Elle supporterait cela, comme le reste de l'existence. Tel était le lot qui lui était échu, merci bien. Il n'en irait pas autrement. Elle était là, en ce jour le plus froid de l'année, dans ce qui devait être la demeure la plus froide du Seigneur. Elle eût aimé des habits plus chauds mais n'en possédait pas, un amoureux, mais doutait d'y avoir jamais droit. Elle rêvait de l'été. L'été, lui, finirait par venir. À la différence des amours et des habits, que l'été, d'ailleurs, remplaçait les uns comme les autres. La chaleur du soleil, le bruissement des trembles, le bonheur d'aller libre, pieds nus, le corps étrillé de frais.

Les coups de cloches marquant le début de la prière retentirent. Trois fois trois coups, avant que ne commençât le service. L'ancien pasteur était originaire du Danemark, ce qui expliquait que le sonneur se conformât à cet usage danois des neuf tintements initiaux. Après quoi, l'assemblée devait se taire jusqu'à ce qu'*il* rejoignît l'autel.

Mais dans le silence, Astrid pressentit que celui qui arriverait le premier dans la nef était un soupirant de longue date. Il fondrait sur elle, là où elle se trouvait, s'insinuerait entre ses vêtements.

Le froid.

Elle le sentait déjà, invisible et implacable, dur et tranchant comme l'acier. Elle s'efforça de se recroqueviller à l'intérieur de ses vêtements, mais le courant d'air montait, passant entre les lames du plancher, se cherchait un chemin jusqu'à ses genoux, ses doigts, ses orteils engourdis.

Elle savait à quoi s'attendre. C'était le genre de froidure qui pénétrait plus loin que la peau et les muscles, qui vous glaçait

jusqu'à la moelle, littéralement. La moelle, pareille à celle qu'on fait cuire pour la suçoter, quand on a abattu le cochon. Une fois qu'il s'y était infiltré, le froid gagnait tout le squelette et s'y installait, lui imprimant une raideur dont on mettrait longtemps à se débarrasser.

Celui qu'elle attendait arrivait enfin. Il ne marchait pas, il s'avavançait, venant d'une chambre secrète au fond de l'église, passait devant l'autel avec une expression tendue, comme s'il se tenait là depuis le point du jour. Dans sa robe de pasteur, la Bible à la main et l'œil en éveil.

Kai Schweigaard.

Il s'éclaircit la voix et l'office commença. Astrid ne tarda pas à sentir qu'il en avait encore plus sur le cœur que d'ordinaire. Les messes qui traînaient en longueur, c'était bien le seul défaut que l'on trouvât au *nouveau pasteur*, comme l'appelaient les paroissiens, et l'appelleraient sans doute encore pendant des années. Il avait le parler propre et aisément compréhensible, avec des tournures au ton solennel. Ses prêches s'étaient avérés très différents des sermons soporifiques de son prédécesseur, un personnage pétri de raideur ancestrale, qui ne s'était jamais défait de son accent danois, et n'avait à la bouche que le devoir du chrétien et les rigueurs de la vertu.

Kai Schweigaard, lui, avait du *nerf*, du nerf comme en renferme une bouteille de bière de Noël. Il prenait des couleurs au soleil, se retroussait volontiers les manches, découvrant des avant-bras où venait se poser le même hâle, il se rasait tous les jours au coupe-chou et ses gestes étaient empreints d'une souplesse pleine d'énergie. Ses paroles étaient claires et justes. Il ne rechignait pas à patauger dans les fonts baptismaux quand il avait affaire à des nourrissons rétifs. Il se comportait d'une manière peu pastorale, sans qu'on pût douter un instant qu'il fût *le pasteur*. Ses fonctions lui valaient de présider le comité d'aide aux indigents, et il ne se faisait pas prier pour rendre visite aux foyers les plus misérables du village, où l'on s'entassait à dix dans une seule pièce.

C'était là ce que la majorité des gens savait de lui.

Astrid avança la tête pour mieux voir. Lors de son arrivée en mai, elle était là, en tablier, dans les rangs de la domesticité qui

se tenait devant le presbytère pour l'accueillir. On avait entendu dire qu'il était jeune, mais pas à ce point, et l'on s'attendait à le voir escorté d'un volumineux déménagement, d'une épouse élégamment vêtue et de quelques enfants en bas âge, or il n'était sorti de la voiture qu'un homme habillé de noir flanqué de deux valises, et pas grand-chose de plus.

À ce moment précis, Margit Bressum avait vu surgir la chance de sa vie. Cette veuve contente d'elle-même, à la voix haut perchée et au buste flasque, n'avait occupé jusqu'alors dans la maison qu'une position des plus modestes. Comme l'ancien pasteur avait emmené les meilleurs de ses gens, elle s'était placée de manière à être la première à saluer le nouveau venu, et s'était présentée, avec une mine experte et zélée, sous le titre d'*intendante* Bressum.

Une nouvelle ère avait alors commencé à Prestangen<sup>1</sup> – tel était le surnom plaisant sous lequel les gens de Butangen désignaient leur presbytère. La veuve Bressum avait déclaré sur un ton pontifiant qu'elle pensait changer les rideaux du salon, puis demandé au nouveau pasteur s'il aimait le foie et le boudin noir au dîner, s'enquérant de ce qui lui ferait plaisir. Sachant que son prédécesseur avait six personnes à sa charge, Kai Schweigaard avait dû laisser s'écouler quelques jours avant de mettre un frein aux idées de grandeur de l'intendante, qui se voyait déjà fêter Noël avec force charcutailles et pâte d'amandes. Le nouveau messager de la Grâce dans la contrée de Butangen avait expliqué qu'il était célibataire, ajoutant après une pause infime durant laquelle ses yeux parcouraient l'auditoire : *pour le moment*. Les petits dérapages de ce genre devaient s'avérer caractéristiques de sa personne. Il lui arrivait de tenir un propos au fond anodin, mais auquel on attribuait une ambiguïté malvenue, à cause de son regard qu'il promenait sans cesse de l'un à l'autre en parlant, comme il le faisait constamment lorsqu'il était en chaire. Quoi qu'il en soit, Kai Schweigaard n'avait aucune intention de donner dans les mondanités, mais entendait mener "un train de vie économe" et veiller à "l'équilibre des comptes". Il n'avait exprimé qu'un seul souhait personnel : suivre la récente mode des œufs

1. "La pointe du pasteur", mot formé à partir de Butangen.

de poule au petit-déjeuner. Un valet de ferme avait donc procédé à l'acquisition des volailles après avoir libéré un coin de l'étable. Ceci mis à part, tout avait repris son cours ordinaire. Margit Bressum ayant dû renoncer peu à peu à régner sur une armada de servantes, ses fonctions se résumaient à prévoir les trois repas quotidiens du pasteur. Elle faisait beaucoup de foin autour de cette unique mission et persistait à se nommer *intendante*, alors qu'elle ne régenteait qu'une poignée de tâcherons.

Astrid avait continué ses travaux – vaquait à la couture et à la lessive, astiquait les salons, ensemençait et sarclait les plates-bandes. Le tout d'une main preste, à la manière un peu brusque qui était la sienne, avec de temps à autre un regard à la dérobée vers le nouveau pasteur, qui lui répondait d'un bref signe de tête avant de disparaître, traînant dans son sillage les pans de son manteau. Des échanges à distance, jusqu'à ce qu'elle eût repéré le *Morgenbladet* sur la commode cirée du vestibule. Les journaux du pasteur Schweigaard arrivaient une fois par semaine, ficelés par petits paquets. Il n'en lisait qu'un par jour, aussi impatient fût-il, sans nul doute, de savoir ce qui se passait dans le vaste monde, et en dépit des retards importants que pouvait prendre la distribution du courrier.

Elle était tombée en passant sur un numéro du *Morgenbladet*, posé sur la commode. Plié en quatre, criblé de lettres très serrées qui couraient verticalement en fines colonnes. Elle s'était approchée et avait *senti* le papier. Il devait être imprimé depuis peu, car il exhalait une légère odeur qui évoquait celle des champignons qu'on vient de cueillir. Jetant un coup d'œil rapide autour d'elle, elle avait déployé les grandes feuilles du journal. Il en comprenait deux, dont la première était noircie de caractères gothiques, ceux du livre de lecture qu'on utilisait durant les leçons de l'école d'été. Sur la seconde, Astrid avait découvert de petits blocs de texte qu'elle avait d'abord pris pour une langue étrangère, avant de comprendre qu'il s'agissait de la nouvelle écriture que le maître appelait *latine*, et qu'il qualifiait de "bête et criarde".

Astrid n'était pas de cet avis. Absolument pas. Les petits rectangles qui couvraient toute la page devaient être des *réclames*. La feuille ressemblait à un bâtiment percé de fenêtres ouvertes, d'où sortaient alternativement des souffles de vent du large et

de curieux sons. À Kristiania étaient organisés des bals, des concerts et des loteries mettant en jeu des tableaux, on y vendait des oranges venues de Valence et même des œufs de cane couvés, de race anglaise. On y trouvait aussi des cordes de violon en boyaux de porc de la dernière fraîcheur, des plantes en pots décoratives, des sous-vêtements infroissables et un type d'objet dont elle devinait vaguement la nature – les *nouveaux corsets français*.

Elle avait lu l'annonce d'une conférence sur les expéditions en mer du Nord, laquelle devait se tenir à sept heures, et c'est à cet instant que l'horloge du presbytère avait sonné sept coups. Entendant des pas sur le perron, Astrid avait replié et reposé le journal, mais au moment où elle fuyait les lieux, le jeune pasteur avait fait son entrée, le courant d'air entre les deux portes avait provoqué l'envol d'une feuille légère comme un crêpe et leurs regards s'étaient croisés.

S'ils ne s'étaient adressé jusqu'alors que de muettes salutations, Schweigaard, à la suite de cet épisode, s'était mis à lui donner le journal dès qu'il avait fini de le lire. Par la même occasion, il engageait la conversation sur la vie du village, s'enquérant du nom des fermes, de la situation des uns et des autres, des nichées familiales, de tout ce dont il n'était manifestement pas au fait. C'était un étrange marché, car il aspirait à regarder par le petit bout de la lorgnette, et rétribuait Astrid en élargissant ses horizons. Elle lisait et s'emparait du monde à pleines mains. Mais une fois le journal lu, quand elle devait retourner à son ouvrage, elle ne se trouvait à sa place ni dans ce lieu ni dans ce siècle, un sentiment plus fort d'un jour sur l'autre, qui avait fini par s'imposer jusque dans son lit.

Tous les dimanches, elle suivait le pasteur des yeux. Schweigaard avait pour habitude de ménager, à la fin de l'office, un temps d'*instruction sur la marche du monde*, qui consistait simplement à résumer les dernières nouvelles de Kristiania et de l'étranger. Comme il l'avait autorisée à emprunter les journaux, elle savait d'avance ce dont il allait parler, et frémissait tout au long de la semaine à l'idée de partager un secret avec lui.

Margit Bressum avait dû pressentir que ce secret risquait de prendre de l'ampleur. Pourtant, rien ne s'était passé, pas la moindre tentative, ni même un mot de plus que nécessaire.

Mais après tout, peut-être les tentatives et les mots n'étaient-ils plus très loin. Margit Bressum avait déclaré qu'il n'y avait "plus de travail" pour Astrid, puisque ce pasteur célibataire voulait vivre modestement. "Attendons voir quand sa dame le rejoindra", avait-elle ajouté.

La jeune fille avait senti sa bouche se crisper. Et l'intendante de retourner le couteau dans la plaie : "Il est fiancé, vois-tu." À cet instant, Astrid avait pris conscience que si danger il y avait, il devait y avoir aussi du possible.

On en était enfin au cantique des grands jours. Un coup de coude, et Klara se releva péniblement, quémанда de l'aide pour trouver la bonne page dans son livre de messe. Cette coutume de se mettre debout à l'église – ceux qui croient qu'on l'a inventée pour louer le Seigneur se trompent, pensa Astrid. C'est pour nous autres, gelés comme on est, pour qu'on puisse remuer les orteils et faire circuler le sang un brin.

Klara soufflait par le nez et la vapeur, en sortant de ses narines, les ourlait de blanc. La vieille aimait tenir le livre, alors qu'elle ne savait pas lire. La messe allait son cours. Au cantique suivant, les claquements de dents rendirent les paroles incompréhensibles. Le sol était si glacé qu'Astrid avait l'impression d'être pieds nus. Elle ne sentit bientôt plus ses orteils, malgré ses efforts pour les frotter les uns contre les autres.

Les baptêmes commencèrent. Il était de bon ton de faire baptiser les enfants le jour du Nouvel An : cette fois, on en compterait neuf. L'église avait retenti de leurs vagissements au début de la cérémonie, avant que le froid ne les eût calmés. On porta le premier jusqu'à l'officiant, mais le rite tardait à se mettre en branle.

Un marmonnement parcourut les premiers rangs.

Astrid tendit le cou et vit Schweigaard, le nourrisson entre les bras, changer de posture et plonger le poing dans les fonts baptismaux. Le son de la glace qu'on brise se répandit sous les voûtes. Puis le pasteur baptisa l'enfant et déclara qu'il faisait désormais partie du peuple de Dieu.

On lui amena les suivants. Des noms furent bredouillés par des voix chevrotantes. Les gestes rituels furent expédiés.

Certains parents semblèrent renoncer aux patronymes dont ils avaient pensé doter leur progéniture. La dernière petite de la série était de Tromsnes. Astrid savait qu'on avait prévu de l'appeler Johanne, comme sa grand-mère, mais le père tremblait tant qu'il avala une syllabe et que le pasteur baptisa la fillette Anne Tromsnes.

Dehors, le vent s'était mis à souffler, infligeant à l'assemblée son étreinte glaciale. Les poêles s'étaient éteints, et le sacristain ne pouvait perturber le déroulement de la messe en y rajoutant du bois. Une rafale fit craquer les murs, s'engouffra jusque dans l'église, faisant vaciller les cierges d'autel.

Schweigaard continuait. Le froid ne semblait pas avoir de prise sur lui, sinon pour lui donner un regain de forces. Elle pensa à cette fois où ils avaient plié ensemble une longue nappe, revit son visage qui s'approchait, et comme il devenait, à chaque étape de l'opération, un peu moins pasteur et un peu plus homme, se souvint des trémulations que leurs bras imprimaient à l'étoffe, et de cette tension entre eux, devenue visible comme le va-et-vient de deux vagues qui clapotent à la rencontre l'une de l'autre et se touchent à mi-chemin.

Astrid jeta un regard autour d'elle. Les gens massés sur les bancs faisaient de leur mieux pour tenir. Tenir, ils en avaient l'habitude. Ils vivaient en permanence avec les petits maux de l'existence aux trousses, et pour leur faire ployer l'échine, il fallait plus qu'une rage de dents, une crise de goutte ou des genoux endoloris. Assis là, ils tenaient bon. Jusqu'à blêmir, puis bleuir peu à peu. Les enfants eurent bientôt le regard fixe et vide, certains ne contrôlaient plus leurs muscles et se berçaient involontairement d'un côté à l'autre, on eût pu croire qu'ils se trouvaient dans un bateau et suivaient les mouvements de la houle. Au moment d'entonner *L'an qui s'achève sombre dans l'océan*, l'un de ces nouveaux cantiques qu'on connaissait mal, personne ne reconnut la mélodie qui sortait de l'harmonium sous les doigts engourdis de l'organiste, et plusieurs paroissiens chantèrent le titre suivant affiché au tableau.

À présent, le seul qui ne tremblât pas était le chasseur d'ours Hallstein Huse, qui s'était emmitoufflé dans une peau et avait

déposé une lourde fourrure sur les épaules de ses quatre fils. Klara Mytting n'avait pas même réussi à se relever. Astrid la laissa tranquille dans la pénombre.

Une longue et tonitruante bourrasque s'amorça, plus forte que la précédente.

*“La Nuit du Rascle, chuchota Klara. Elle approche.”*

Astrid se contenta d'opiner. La vieille se coucha à demi, la tête contre le mur.

Alors il se mit à neiger dans l'église. De petits grains d'un blanc de craie se déposèrent sur les fidèles, sur le crucifix et le retable, sur la bible du pasteur, qui, pour une fois, perdit le fil de sa lecture.

Levant des yeux ébahis vers les nues d'où venaient ces flocons, les gens eurent tôt fait de comprendre que ce qui tombait n'était pas de la neige, mais du givre. Le vent avait dû secouer les combles de l'église au point d'ébranler la croûte glacée qui s'y était formée, et l'avait balayée dans un grand envol poudreux.

Les derniers grains blancs descendaient dans les airs. Quelques-uns touchèrent les chandelles, qui esquissèrent un grésillement avant que leur flamme ne se fût ravivée.

Kai Schweigaard parcourut l'assemblée du regard et s'exclama, les bras en croix :

“Béni soit l'épreuve que nous affrontons ici ensemble! C'est un signe du Très-Haut tel qu'en reçut Moïse. Mais je vous le promets : l'hiver prochain, nous n'en serons plus là. Dès ce printemps, un grand changement se produira, qui nous délivrera de cette misère.”

Quand il se remit à lire, sa voix était mal assurée. Astrid se demanda ce qu'il avait voulu dire. À quelques reprises déjà, elle l'avait vu dans cet état d'exaltation ardente, souvent lorsqu'il attendait la visite du maire ou d'autres messieurs bien mis.

Elle promena son regard sur la foule frissonnante, sur leurs épaules et leurs cheveux parsemés de grésil. Seul un petit nombre était encore capable de l'écouter, et sans doute les quelques-uns qui avaient entendu son propos l'avaient-ils déjà oublié.

Du haut de sa chaire, Schweigaard marqua une hésitation. On n'en était encore qu'à la moitié de la liste numérotée du tableau, quand une autre rafale l'obligea à souffler sur le livre sacré pour



en ôter de nouveau la neige. Alors le pasteur entreprit d'abrégé la messe et, devant la perplexité de l'organiste, annonça tout de go son intention de sauter quatre cantiques.

Le dernier quart d'heure apporta la démonstration de l'énergie que Kai Schweigaard pouvait puiser dans les forces contraires. Dressé comme un brasier de volonté et de foi, il fit sonner l'écho de la Parole divine entre les piliers de l'église et, pour finir, chanta seul à la lueur tremblotante des cierges.

Lorsque les Cloches jumelles sonnèrent enfin, les fidèles se précipitèrent vers la sortie aussi vite que le leur permettaient leurs genoux. Tout en poussant ceux qui la précédaient, Astrid remuait des hanches et des jambes pour réveiller ses muscles ankylosés. Elle sentait encore le contact du banc attaché à sa croupe, jusqu'aux veinures du bois imprimées dans sa peau. Au moment où elle atteignait l'allée centrale, elle s'aperçut que Klara était toujours assise à sa place, s'empressa de revenir en arrière et l'attrapa par la manche.

À cet instant, sa vie changea, car le poids infime qui lui pesait chaque nuit sur l'âme venait de revêtir *une couleur*, la teinte bleutée du découragement. Dans le même temps se grava en elle l'image bien trop claire de ce qu'avait entraîné son geste : quand elle eut tiré plus fort sur le bras de Klara, la vieille bascula et resta accrochée par une joue que le gel avait collée au mur de l'église. La malheureuse avait dû exhaler, droit contre les planches, la brume de son dernier soupir, et demeura longtemps ainsi, avant que sa tête ne se détachât de la paroi avec un son de déchirure et ne vînt heurter bruyamment le banc de devant.

Entendant crier, le sacristain accourut, puis le pasteur, immédiatement après. Le sonneur, lui, ne s'était aperçu de rien et se démenait imperturbablement. Entre deux grondements des Cloches jumelles, Astrid ne saisit que des bribes de ce que lui disait Kai Schweigaard.

“Quand le printemps viendra, assurait-il en lui prenant les épaules à deux mains, tu seras libérée, toi, et nous tous, ces souffrances te seront épargnées... Astrid.”

## UN BATEAU QUI PREND L'EAU SUR L'OcéAN DÉCHAÎNÉ

Les 3 et 4 janvier, le sacristain tenta en vain de préparer une tombe pour Klara Mytting. La glace était si épaisse que le feu, au bout de deux jours, n'avait toujours pas réussi à faire dégeler la terre. À la vue du sacristain qui s'échinait sur sa pioche dans un nuage de vapeur, entre les fumerolles que le charbon de bois crachait sous les chutes de neige comme si l'enfer s'était invité juste au-dessous du cimetière, Kai Schweigaard en vint à prier son subordonné de renoncer avant que ses efforts ne deviennent la risée du village.

“Nous l'enterrerons au printemps”, trancha-t-il.

Une fois encore, il se trouvait confronté à ce qu'il considérait comme le plus délicat dans son ministère : ces moments où le spirituel devait s'incliner devant les aspects pratiques. Certes, les deux faces de sa mission étaient son pain quotidien, mais chaque fois qu'elles entraient en conflit, la victoire revenait aux forces de la nature. Plantées sur le couvercle du cercueil, elles s'offraient une danse de triomphe qui projetait alentour de longues ombres mouvantes aux contours de braise. Son but était tout autre : rendre la mort plus belle, plus discrète. Garder à l'âme sa pureté, une fois libérée de sa dépouille mortelle.

“Comme vous voudrez, Monsieur le Pasteur, répondit le sacristain en s'appuyant sur sa pioche. Mais je ne suis pas sûr que les gens se retiennent de mourir d'ici là.

— Aucun de nous deux ne gouverne la mort ni la température, répliqua Schweigaard. Nous sommes au service du ciel, et en tant que tels, nous devons remettre au printemps toutes les inhumations.”

Pénible décision. Ce revers majeur était le premier depuis son arrivée à Butangen. Mais il se garda bien d'ajouter : *puisque'il en est ainsi, nous ferons comme avant*, ou bien : *revenons-en aux vieilles coutumes*. Jamais aucune phrase de ce genre ne franchirait ses lèvres.

Kai Schweigaard faisait partie des cent quarante-huit jeunes gens ordonnés l'année précédente. Ils n'avaient pas eu le choix du lieu où ils officieraient. Ceux que l'on avait jugés paresseux ou mauvais s'étaient vu assigner de tristes localités excentrées où la flamme du christianisme couvait à peine. Soit ils prendraient en mains leur propre devenir et celui de la paroisse, soit ils succomberaient à l'eau-de-vie et à la solitude. Les méditatifs et les romantiques, ceux qui s'étaient révélés trop gentils ou trop carrés avaient été placés à des postes où une charge de travail colossale aplanirait leurs défauts. Une poignée d'autres – surnommés *les poètes*, des gringalets dotés d'un physique délicat ou d'une voix faite pour le chant, figures de lumineuse et candide piété – avaient été autorisés à seconder les titulaires de postes urbains. Ceux qui ne s'étaient distingués en rien étaient devenus vicaires : certains d'entre eux sauraient grandir au cœur de l'action, quand le gros de la troupe s'y plierait en traînant les pieds, sans laisser de traces dans les annales.

Venait enfin le petit cercle des élus. Des hommes énergiques, au caractère fort et rugueux, qui paraissaient souvent plus que leur âge, avec une tendance sous-jacente à l'emportement. Si leur orthographe n'était pas toujours irréprochable, chacun d'eux était né avec un talent particulier, des dons divers que l'on avait pris en note et reconnus. Aussi les avait-on fait sortir du rang avec un petit hochement de tête approbateur. Coulés dans le métal le plus dur, leurs tempéraments anguleux dénotaient une hardiesse explosive, une volonté solide comme le roc, et pouvaient receler le petit défaut qui donne avec les années les personnalités d'envergure. Ces quelques privilégiés avaient reçu immédiatement la charge d'une paroisse de campagne, dans de gros bourgs peuplés de têtes de bois et d'ivrognes, où régnaient la pauvreté et, bien souvent aussi, la superstition. C'est en de tels endroits que les évêques plaçaient les plus affûtés et les plus brillants de leurs fers de lance, notamment Kai Schweigaard.